

Dynamiques de l'innovation et participation À propos de *Innovation et participation. Approches critiques*

LE 19 SEPTEMBRE
2018, UN DÉBAT A
EU LIEU AUTOUR
DE LA SORTIE DU
LIVRE INNOVATION
ET PARTICIPATION.
APPROCHES
CRITIQUES,
OUVRAGE
COORDONNÉ PAR
BRICE LAURENT,
MICHAEL BAKER,
VALÉRIE
BEAUDOUIN ET
NATHALIE RAULET-
CROSET ET PUBLIÉ
PAR LES PRESSES
DES MINES



Sciences sociales

Présentation du livre (Brice Laurent)

C'est un ouvrage volontairement pluridisciplinaire (économie, sociologie, gestion, ergonomie). La question centrale est double, puisqu'il s'agit d'étudier la manière dont l'innovation est transformée par la participation, mais aussi d'étudier les effets de la participation sur les formes et contenus de l'innovation. Le sous-titre « approches critiques » montre qu'il s'agit d'éviter une double naïveté : celle qui concerne les bienfaits de l'innovation et celle qui concerne les bienfaits de la participation. Dans un contexte où l'innovation est devenue un impératif, bien souvent croisé avec des références à la « collaboration » et la « co-création », cette approche critique nous semble particulièrement importante. Dans l'ouvrage, elle se traduit par

l'étude des critiques formulées par les acteurs de l'innovation eux-mêmes, mais aussi par l'analyse des organisations politiques et économiques que les croisements entre innovation et participation réalisent.

Présentation de la première partie (Michael Baker)

La première partie de l'ouvrage, intitulée « Production des collectifs en ligne » rassemble trois études de la constitution et du fonctionnement de « réseaux », « collectifs », ou « communautés » en ligne, rassemblant des experts et des profanes qui œuvrent ensemble à la production de connaissances nouvelles.

Trois cas sont abordés :

1. celui des patients qui luttent pour le traitement des maladies dont ils sont atteints (le chapitre de Madeleine Akrich, intitulé « De la participation à l'engagement : communautés en ligne et activisme dans le domaine de la santé ») ;
2. celui des amateurs d'histoire, dans le chapitre de Valérie Beaudouin, intitulé « Participation en ligne : collectif et territoire » ;

3. celui, enfin, des contributeurs à l'encyclopédie collaborative Wikipédia, dans le chapitre de Françoise Détienne et de Michael Baker intitulé « Zones de collaboration, rôles interactifs et régulation de conflits : comprendre la nature de la participation dans Wikipédia ».

Je ne propose pas d'aborder chaque chapitre dans le détail ; je dégagerai simplement trois questions qui traversent les trois chapitres, auxquelles ils apportent, bien entendu, quelques réponses.

- (1) *Quid de l'innovation dans ces cas ?* L'innovation réside, en premier lieu, dans la nature des connaissances produites. Sans l'existence des outils Internet – forums, espaces collectifs, etc. – il est peu probable que ces connaissances, de nature qualitativement différente des savoirs savants, aient été produites, compte tenu de la collaboration entre des experts et des candides. En second lieu, les collectifs en ligne sont une forme innovante de participation dans l'innovation, dans la mesure où ils articulent des formes explicites de régulation – par exemple, les règles de la « communauté » Wikipédia – avec une auto-organisation émergente. Pour reprendre une formulation laconique de l'introduction de cette section du livre : « *les collectifs produisent en se produisant* ».
- (2) *Pourquoi ces multiples désignations, « réseaux », « collectifs », « communautés », « communautés de pratiques », « communautés épistémiques » ?* Akrich et également Détienne/Baker définissent leur objet d'étude à partir de la théorie de Lave et Wenger des « communautés de pratiques », ici étendue au concept de « communauté épistémique ». Cependant, pour Akrich, une communauté épistémique se caractérise par un double positionnement, à la fois scientifique et politique, au sens de « *evidence-based activism* ». Par contre, pour Détienne/Baker, une communauté est qualifiée « d'épistémique » purement sur le plan opérationnel, dans la mesure où elle comporte des « zones de collaboration », d'interaction intense. Quant à Beaudouin, elle considère que le terme « communauté », impliquant au sens strict du terme un sentiment d'appartenance, une vie partagée, des biens communs, etc., a été employé pour des réalités tellement distinctes qu'il en perd son utilité. Ainsi, elle préfère les termes « réseau » ou « collectif ». Dans tous les cas, la partie en-ligne n'est souvent que le bout visible de l'*iceberg* des communautés « *off-line* ».
- (3) *Quelles méthodes de recherche ?* Enfin, quelle que soit la théorisation de l'objet d'étude, les trois chapitres s'accordent sur la nécessité de croiser un ensemble de méthodes de recherche, à la troisième personne (analyse quantitative-qualitative des échanges) et à la première personne (entretiens, analyse de narrations de participants aux collectifs).

Présentation de la deuxième partie (Valérie Beaudouin)

La deuxième partie porte sur les espaces atypiques, qui ne sont ni des domiciles ni des lieux de travail, mais des lieux alternatifs, dont on pense généralement aujourd'hui qu'ils sont des lieux d'innovation, qu'ils constituent une des conditions de l'innovation. Ces espaces reposent sur une double approche, physique et organisationnelle, avec précisément pour objet de faciliter ou créer la participation. Les chapitres du livre ont enquêté empiriquement sur ces espaces qui sont unis par des « airs de familles » sous leur diversité. Le lecteur voyage de Shanghai aux Hackathons civiques, des rencontres entre développeurs et acteurs de la société civile ayant un problème à résoudre, qui sont organisés partout dans le monde avec une inscription à chaque fois très locale. Se pose la question de la viabilité économique des espaces collaboratifs, structures fragiles, qui ont dû inventer des modèles économiques hybrides pour survivre.

Présentation de la troisième partie (Nathalie Raulet-Croset)

La partie trois porte sur les liens entre participation et économie.

La participation, qui a longtemps été considérée comme étant par nature bénévole et fondamentalement gratuite, de l'ordre du don, prend un nouveau visage du fait de la création de valeur qu'elle suscite.

Puisque la participation est créatrice de valeur, cela suscite de l'innovation car apparaissent des *business models* nouveaux pour des organisations qui s'appuient sur la participation.

La figure d'un usager passif, et dont le travail est capté par les organisations, est ainsi mise en cause par l'émergence d'un usager actif, voire d'usagers bénéficiant de la création de valeur économique.

Toutefois, face à la croissance de l'économie collaborative, c'est aussi la fragilité de ces participants, même devenus professionnels, qui est questionnée ; une fragilité qui est peut-être marquée par la figure originelle du participant plus ou moins bénévole.

On aborde là une dimension critique de l'innovation.

Les articles présentés dans cette partie questionnent ces dichotomies entre participant passif et participant actif, entre bénévole et professionnel, entre bénéficiaire et non bénéficiaire de la création de valeur. Ils mettent également en lumière les enjeux en termes d'innovation et de créativité qui peuvent naître de cette participation de l'usager, du client, du militant, du profane, et montrent que la création de valeur qui s'appuie sur ces nouvelles participations, est permise aussi par l'organisation de cette participation.

Présentation de la quatrième partie (Brice Laurent)

La quatrième et dernière partie porte sur l'innovation responsable. L'innovation responsable est devenue un mot d'ordre dans les politiques publiques de soutien à l'innovation, notamment au niveau européen. Elle fait l'objet d'un intérêt croissant dans les entreprises. Dans ce contexte, on peut s'interroger sur les traductions pratiques de l'objectif de « responsabilité » : transforme-t-il réellement les stratégies des entreprises et les pratiques de l'innovation ? Cette partie propose différentes études de cas qui mettent en évidence des réponses contrastées à cette question. Mais elle montre également que l'innovation responsable n'est pas un mot d'ordre anodin. Il contribue à réaliser une économie fondée sur l'investissement financier, dont il est crucial d'analyser les conséquences politiques pour les démocraties contemporaines.

Commentaire de Dominique Cardon (Science-Pô)

L'exercice est bien évidemment impossible. Le livre est multiple, d'où son intérêt pour les étudiants, avec des chapitres qui sont de très bonnes synthèses, ou des monographies approfondies, et d'autres plus spéculatifs. Je vais me concentrer sur les aspects numériques. Quelle forme de lecture proposer ? L'ouvrage vient à un moment particulier de la transformation numérique et à un moment du développement des sciences sociales. Quelque chose dans les mondes numériques a changé, et quelque chose a changé dans la manière de les analyser. La critique émerge à partir de la troisième partie, qui met en avant la fragilité des contributeurs bénévoles (Serge Proulx), la variété des modèles de contribution (Pierre-Jean Benghozi). Avec également une analyse très fine de Thomas Paris du fait que le créateur individuel reste là, malgré tout ce qui est écrit et dit sur l'innovation collaborative dans le monde

de la création. Cette troisième partie, qui porte une dimension plus critique, du coup, répond aux deux premières. Pendant des années, les chercheurs ont mis en avant la participation dans la création de connaissances, et l'article de Madeleine Akrich est un modèle sur ce point par la profondeur de ses analyses, de même que les deux autres chapitres de cette première partie. On a là l'ensemble des analyses sur le rôle des communautés, de la collaboration, de l'agentivité des internautes qui fabriquent une innovation sociale. Du coup, la question est : ce modèle est toujours présent, mais en même temps un autre discours est apparu selon lequel la participation est un mythe, une exploitation, un contrôle, repose sur des asymétries de pouvoir très fortes. Cette tension traverse l'ouvrage.

Trois points sont à souligner. On n'est jamais assez attentif aux changements d'échelles. L'Internet populaire est massifié, or les communautés étudiées comme source de créativité représentent très peu de monde. Les chercheurs qui travaillaient sur ces communautés ont donné l'impression qu'elles étaient au centre des processus actuels. Or, leur échelle est très petite. Les phénomènes analysés par Madeleine Akrich concernent de petites communautés. Le deuxième point, qui apparaît dans la troisième partie, est que l'innovation vient de plus en plus des plates-formes, des acteurs économiques, des laboratoires. Alors que les chercheurs ont beaucoup insisté sur la manière dont l'innovation était sortie des laboratoires et



des entreprises, on s'aperçoit que ces acteurs ont repris la main. Les plate-formes réussissent à ajuster des modèles dans lesquels la fabrication du sentiment de participation est développée (une fausse participation ?). Du coup, troisième point, si l'innovation vient à nouveau des entreprises, ne doit-elle pas être soumise à critique ? Faut-il changer de paradigme, être moins naïf, réfléchir plus aux formes de contrôle sous-jacentes, par exemple ? C'est bien le cas dans la quatrième partie de l'ouvrage.

Le livre est pris dans ce changement de paradigme, ce qui en fait un objet intrigant, mais du coup la question se pose de savoir s'il ne faut pas changer de paradigme et développer une économie politique critique de l'innovation et de sa dimension participative, en revenant à l'analyse organisationnelle et à celle du contrôle. Le livre ne jette pas le bébé avec l'eau du bain, il essaie de tenir un équilibre entre l'approche classique et l'approche critique. Quelques pistes de réflexion. Peut-on toujours dire que le *lurker* participe à l'heure d'Instagram ? Ne faut-il pas retrouver dans les pratiques toutes les formes d'asymétries ? Une autre piste, celle de la question des calculs : la contribution des calculs à la définition des modes de calcul est faible. Dernier point. Notre communauté du *web* est toujours la même : Wikipedia, les patients, etc. Cela reboucle sur l'interrogation centrale : nous, chercheurs, sommes-nous en crise d'objet ? Ne parvenons-nous plus à trouver de nouvelles communautés ? Ou sont-ce les mondes numériques qui ne créent plus grand chose ?

Commentaire de Daniel Kaplan (Université de la Pluralité)

En 2009, à la Cité des Sciences et de l'Industrie, la Fing avait créé l'un des premiers *Fab Labs* « itinérants ». Déjà la question se posait de ce qu'était un tel dispositif : juste un autre « tiers-lieu » ? La base d'une transformation de la société par la fabrication ? Un lieu dédié à l'innovation et au prototypage ? Un outil de « niche » ou bien la base, par exemple, d'une réorganisation urbaine comme le postule la *Fab City* ?

Toutes ces questions sont présentes dans ce livre qui vaut tant par son matériau empirique, qui manque souvent sur ces sujets, que par la prise de recul qu'il opère.

Il me semble cependant que la question de l'innovation est profondément moins traitée dans le livre que celle de la participation. Quel est le statut de l'innovation, comment s'opère-t-elle, comment ses objectifs et ses formes changent-elles ? Que devient son statut quand elle apparaît à la fois comme le mécanisme central de la concurrence, comme la condition pour « résoudre les problèmes de l'humanité » et comme le symbole d'un emballage de plus en plus contesté au nom de la « recherche et l'innovation responsables » ?

La réponse à ces questions a nécessairement des conséquences sur l'analyse de la participation. La participation est centrale à l'innovation de « modèles d'affaires », généralement moins à l'innovation « technologique », qui demeure le paradigme dominant dans les organisations publiques de soutien à l'innovation. Elle s'organise également de manière très différente selon l'échelle à laquelle on se situe, du Fab Lab local à la plateforme d'innovation ouverte, par exemple.

Au croisement des deux, je vais me centrer sur deux points.

D'abord, pourquoi assigner à la participation cette finalité d'innover ? Le livre ne prescrit rien, mais il aborde plusieurs fois la participation dans des situations qui ne sont pas d'innovation. C'est par exemple le cas sur le Care. Mais il est vrai qu'on désigne souvent comme des « innovations sociales » la mise en œuvre quelque part de pratiques ultra-éprouvées ailleurs (voire normées dans le cadre des « obligations à impact social »), qui furent innovantes un jour.

Les articles sur l'innovation responsable sont bienvenus, mais on sent qu'il reste beaucoup à creuser sur ce sujet, notamment sous l'angle de la participation. Dans le chapitre de Franck Aggeri, une distinction intéressante est faite entre responsabilité faible et forte. Mais faible et forte suggère l'idée d'une progressivité. Or, en réalité, la distinction est plutôt à mon avis entre une innovation qui cherche à moins faire de mal et une autre, très différente, qui cherche à faire du bien. Dans les deux cas, l'accent sur l'impact devrait en principe se prêter à des formes participatives intensives. Mais c'est assez rarement le cas et les conséquences s'en font sentir. Ainsi, comment se fait-il que trente ans d'innovation verte, entreprise avec enthousiasme et le plus souvent bonne foi, n'ont visiblement produit aucun effet sur la courbe des émissions de dioxyde de carbone ? Une des explications est que l'enthousiasme s'est rarement appuyé sur de la mesure et encore moins sur un engagement sérieux avec les « parties prenantes ». De plus, l'innovation responsable se cale très parfaitement sur les formes les plus éculées d'innovation technologique.

Plus généralement, l'innovation entrepreneuriale (même sociale) est-elle capable de résoudre des problèmes ? Le plus souvent, l'innovation radicale n'est pas là pour résoudre des problèmes mais pour créer de nouvelles possibilités, voire de nouveaux besoins. L'innovation responsable raisonne à partir des objectifs affichés par le

développement durable, et de sous-objectifs, comme si les problèmes devant nous étaient des listes de problèmes individuels découpables en sous-problèmes, ce qui serait évidemment du pain bénit pour le numérique : à chaque problème va correspondre un programme. C'est évidemment une manière totalement « dépolitique » de traiter ces problèmes, qui correspond bien au scepticisme de beaucoup d'acteurs vis-à-vis de l'action politique institutionnelle, mais qui finit par laisser entiers de nombreux problèmes, d'où une certaine forme de lassitude de la participation, qu'analyse bien l'article sur les *hackathons*.

On revient là à la question de l'échelle que mentionnait également Dominique Cardon. On voit beaucoup de participation hyperlocale et hyperthématisée. Elle a vraiment un sens, il ne faut pas en négliger l'importance. Mais comment la réarticuler avec une participation aux affaires de la Cité, à l'échelle de systèmes entiers ? Le livre est pris dans cette contradiction entre une participation très locale, très micro, et une non-participation globale, une (auto-)évitement des débats publics. Le développement des participants aux communautés, aux réseaux, s'est fait notamment car ces derniers ne croyaient plus à la politique classique. Mais on voit aussi la disjonction entre cette participation, à une échelle biographique et locale, et une échelle où la dépossession est plus grande que jamais.

DÉBAT

Question : *Faut-il faire de l'économie politique ? Je pense que les dispositifs techniques permettent de créer des communautés politiques. Le problème consiste à relier le technique et le politique.*

Réponse : Il faut aussi aller au-delà du numérique, pour aller vers l'inventivité des sujets, de l'apport créatif des personnes.

Question : *Durant des années, le groupe Langage et Travail a expliqué que la communication était centrale dans les phénomènes de travail ; puis on a émis l'injonction : il faut communiquer, et cela a entraîné des catastrophes. Du coup, que fait-on en tant que chercheurs lorsque l'on dit que la participation est essentielle, sachant que si les entreprises s'emparent en conséquence de la participation pour créer de la valeur en leur sens, ce sera probablement la catastrophe ? Comment les chercheurs peuvent-ils s'organiser pour ne pas être pris dans cette contrainte ?*

Réponse : Je crois tout d'abord qu'il ne faut pas être trop inquiets : la performativité des sciences sociales m'apparaît plutôt limitée... Il faut aussi résister à la tendance de se dire « c'était mieux avant », tout cela n'est que du marketing, c'est ridicule. Je me reconnaissais très bien par exemple dans le Hackathon (papier sur les tiers-lieux). Les trois papiers sur les tiers-lieux sont très riches sur le plan empirique, mais il est curieux qu'ils n'abordent pas vraiment de front la question de l'innovation.

Remarque : la thèse défendue dans le livre est que la valeur de la collaboration, son caractère innovant, se trouve aussi dans la collaboration elle-même.

Réponse : Je crois vraiment que l'une des richesses du livre réside dans le travail de terrain. Combien de préjugés, de lieux communs, ont pu être démontés par une patiente observation micro... Le propre du champ de l'innovation est de toujours se situer dans le projet, dans le futur, et quasiment jamais dans celui du bilan. Il faut aller voir, nous avons un besoin urgent d'études de terrain orientées vers le bilan ■